de la démocratie, doivent contribuer puissamment, nous l'avouons, à donner de gigantesques espérances aux hommes de l'avenir et de l'agitation ; aussi n'a-t-on pas dit gravement quelque part qu'il fallait agiter afin d'être prêts pour les évènements qui se préparaient en Angleterre ; comme si les mouvements des chartistes, qui ont bien raison en quelques points, pouvaient nous soustraire aux griffes du léopard. On vous dira, avec la même gravité ! demandez parce que vous serez refusés, et parce qu'à la vingtième fois on aura honte de vous refuser ;comme si la honte etait la qualité habituelle des gouvernements ! Les corps collectifs ont difficilement honte parce qu'ils n'ont pas de physionomie qui puisse rougir. Il n'y a que l'instinct de la conservation et la nécessité qui fassent faire aux gouverrements ce que les peuples appellent justice. Personne ne dira que la France, la Prusse, l'Autriche et tant d'autres pays naguère soumis au règne de l'arbitraire, doivent, à la honte des despotes et de leurs conseillers, la mesure de liberté et de justice dont elles jouissent maintenant.

Mais pour cela il faut être fort. Si vous êtes forts, marchez au bonheur et à la liberté par le *chemin le plus court* ; vous aurez raison ; être alors violents. Si au contraire vous êtes faibles, vous aurez tort de toutes manières, vous aurez tort envers l'histoire qui vous condamnera et vous accusera d'un manque de prévoyance et de maturité ; vous aurez tort, cruellement tort, vous le savez, envers vos vainqueurs ; vous aurez tort envers vous-mêmes et surtout envers la société que, sans mauvaise volonté, nous voulons le croire, vous aurez imprudemment poussé à sa perte et à sa destruction. Washington serait-il aussi grand dans l'histoire et dans l'admiration du genre humain, s'il avait succombé à la puissance de la Grande-Bretagne après ses incroyables efforts pour donner la liberté à ses trois millions de compatriotes ! On compte que 300,000 hommes périrent dans les sept années de la guerre de l'indépendance américaine. C'était un peuple fort par le nombre, fort par son incroyable industrie, fort par son homogénéité, fort par l'appui de la France,et fort des luttes de l'Angleterre avec des puissances étrangères. Aujourd'hui le léopard Britannique étend ses pattes immenses sur toutes les régions que le soleil éclaire et réchauffe : ses flottes couvrent toutes les mers et portent partout le signe de sa force et de ses incomparables ressources. Trente-quatre ans de paix avec les grands pouvoirs de l'Europe lui ont permis de développer au delà de toute conception sa puissance et son industrie. Elle est travaillée, il est vrai,à l'interieur par un vautour qui déchire et dévore ses vastes entrailles, la famine. Mais bien des prophètes ont prédit sa ruine ou son abaissement, et cependant le géant est encore là debout sur son rocher, mesurant l'abîme, et pendant qu'il arrache d'une main de ses entrailles mutilées le chancre qui le dévore, il dirige de l'autre, dans le sens de sa volonté, la tempête et le flot de la mer.

Si d'autres considérations ne peuvent valoir à nos yeux, calculons du moins notre force, car la lutte arrivera au moment que nous n'aurons pas prévu. Ne nous a-t-elle pas déjà surpris une fois il y a onze ans, lorsque nous étions loin de l'attendre, si tôt du moins ! n'a-t-elle pas déjoué tous nos calculs et toutes nos espérances, si toutefois nous avons calculé et nous avons espéré ? Vous aurez beau dire, comme on le disait alors, que vous ne voulez pas la lutte, vous l'aurez malgré vous à cause de la nature même et du but avoué de votre agitation. C'est exclusivement de la *nationalité* que vous voulez, car vous déclarez explicitement que vous ne voulez pas du libéralisme, et vous donnez pour mot d'ordre ce qui se passe en ce moment par là de l'Atlantique.

On dira sans doute pour nous répondre que nous sommes des alarmistes, que par nos lugubres prophéties nous appelons la guerre et la mort. Ah ! nous traitons de la sorte nous-même ceux qui nous prédisaient, avec une rigueur pardonnable dans un moment suprême, la tempête et la foudre qui ont labouré si cruellement les champs de notre triste patrie et qui ont porté une si male atteinte à notre principe de vie sociale ! Nous savons que ceux qui dans tous les temps ont prêché aux peuples la prudence et la modération ont rarement été populaires,leur l'affection et l'admiration publiques naissent plus facilement de l'enthousiasme et du sentiment surexcité. Aussi ne verrons-nous flatter des passions qui ont d'ailleurs leur point d'appui dans le meilleur des motifs et dans la plus noble des causes,celle de la justice et de la liberté. Nous comprenons que le journalisme a une mission plus réelle, sinon plus facile, que celle de se laisser dominer par une *impulsion momentanée* imprimée à l'opinion, quelque forte et quelque universelle que puisse être cette impulsion, et de se confier au torrent qui passe pour dévaster ; il a celle de prévoir et d'avertir, il a celle de discuter et de combattre avec tout le sang-froid possible dans la lutte, toutes les opinions généreuses ou non, raisonnables ou irrationnelles, qui peuvent mettre en danger les libertés existantes et les éléments de vie et de régénération sociale et politique Si l'on conçoit que cette mission est essentielle, on doit la respecter et l'admettre. Si, au contraire, on veut la proscrire et la flétrir, précisément parce qu'elle est nécessaire et courageuse par le fait même qu'elle est impopulaire quelque part, ce qu'on appelle la liberte de la presse et de la discussion publique sont d'odieux mensonges, de déplorables injustices faites au droit de chacun de donner son opinion et de discuter celle d'autrui au profit de tous. Nous détestons cette tyrannie la plus détestable de toutes, puisqu'elle est la plus nuisible et qu'elle tend à tarir profondément dans leurs sources la civilisation qui se produit par la discussion, et le bonheur qui ne peut être que dans la lumière et la prospérité.

Pour notre part nous prétendons garder cette liberte ; mais si on venait à nous la ravir forcément, nous jetterions notre plume dans le torrent que nous tiendrons solidaire des maux des mauvais jours, puisque l'on veut que ses eaux seules, sans direction et sans placidité, soient chargées de porter vers l'avenir nos vies, celles de nos familles et nos intérêts les plus chers. Mais auparavant, il nous sera *permis, nous l'espérons* du moins,de développer complètement notre pensée sur une question aussi importante que celle de vie et de mort pour notre pays ; après, s'il le faut, nous garderons le silence, en attendant des jours de réflexion et de sérénité, car nous ne voulons pas avoir raison seul contre notre pays, s'il ne partage pas nos craintes et nos opinions. Mais nous n'aurons pas assez de patriotisme pour prendre pour la volonté du pays des mouvements partiels et encore incapables de se dessiner et de se définir ; nous lui voulons plus de largeur et d'étendue.

Ce n'est pas du libéralisme, dites-vous, c'est de la nationalité qu'il nous faut ; c'est de la nationalité exclusive. Nous avons déjà fait de la nationalité exclusive, et ceux qui sont assez vieux ou qui ont assez lu pour connaître l'histoire politique des vingt-cinq dernières années, savent que des hommes qui marchaient avec nous, qui reconnaissaient comme nous les injustices du gouvernement britannique à notre égard, qui détestaient comme nous, et plus que nous peut-être, les priviléges, les monopoles et les pernicieuses influences de la bureaucratie et des pactes de familles, sous l'ancien régime, ces hommes nous en avons fait des ennemis irréconciliables et puissants qui ont cru trouver, dans notre exclusivisme dit national, le droit de nous être injustes et de nous exclure à leur tour. *Nous les avons forcés* de se rallier au gouvernement et à ceux qu'ils haïssaient, en réveillant chez eux au même degré l'instinct puissant de conservation et de vie nationale. L'agitation paisible s'anima, devint ardente et puis tempêtueuse. La lutte s'engagea désastreuse et terrible.Non seulement il nous fallut combattre ces adversaires que nous nous étions créés, mais la nationalité s'affaiblit, se morcela, se décima par des guerres intestines ; le sang coula et cette nationalité, *vivace*, trop vivace peut-être, paya dans les ruines et dans le sang les cris de guerre poussés en son nom. Le despotisme, appuyé sur une nationalité qui voulait vivre, elle aussi,et qui chercha son salut dans l'ombre du trône, le despotisme se dressa de colère, et sévit avec fureur. Trop faibles, nous fûmes écrasés. Wolfred Nelson combattit, il est vrai, comme un lion avec sa bande de braves sur les rives de Richelieu, et triompha. Mais sa victoire fut vaine et le héros et plusieurs de ses compagnons allèrent chercher dans l'exil le prix de leurs sacrifices et de leur courage. Et l'immortel Chénier ! . . . . ne pouvant vaincre voulut mourir. Bientôt le bourreau dressa la terrible hache, *et de Lorimier, Cardinal, et bien d'autres payèrent* de leur vie un patriotisme dont le dévouement sublime fit des veuves, des orphelins et couvrit le pays de désolation et de suisses, *mais ne put le sauver.*

On a dit quelque part qu'il y avait de la lâcheté à ne pas jeter à la face des tyrans leurs injustices et leurs spoliations. Le courage est quelque chose de noble et de beau, mais pour être méritoire il a besoin d'être utile, et il ne peut y avoir de mérite à dire ce que l'on croit être la vérité, si, loin de faire du bien, elle peut faire du mal à la société au nom de laquelle on l'a dit, et qui devient par là solidaire des maux qu'elle peut produire.

Vous voulez agiter le rappel de l'Union au nom de la nationalité ; vous rejetez le libéralisme, c'est à dire la justice pour tous. On comprend ce que signifie ce cri de nationalité poussé au milieu d'une société, travaillant depuis dix ans à sortir de ses ruines et à se reconstituer par la paix et par la concorde. Nous déclarons " qu'il faut s'emparer du sol " pour y asseoir et y étendre " notre race ". D'après ce principe vous devez déguerpir pour faire place aux tribus sauvages que vous refoulez incessamment au fond des forêts, car ils ont, en vertu de la possession, des droits antérieurs aux vôtres.

Dès que vous répudiez le libéralisme, ce grand principe de fraternité, et conséquemment d'union et de force entre tous les enfants d'Adam ; dès que vous faites comprendre qu'il y a exclusion et isolement pour tout ce qui n'est pas votre nationalité, pour tous ceux qui ne parlent pas votre langue, dès ce moment vous déclarez la guerre à ces derniers. Ils sentent qu'ils ne sont plus vos frères, ils sentent qu'ils sont nationaux ; ils sentent que ce n'est plus entre eux et nous une simple question d'opinion, d'intérêt et de justice sur lesquels les hommes peuvent s'accorder ou différer, sans démarcation de langue ou d'origine ; ils sentent enfin que leur nationalité est en danger, et que c'est pour eux une question de vie et de mort. Par votre politique absurde et meurtrière, vous placez, en face l'une de l'autre et dans une position d'agression, deux nationalités prêtes à s'entre-choquer au premier signal. Pour produire ce terrible choc, il ne faut que l'étincelle électrique. La population bas-canadienne d'origine britannique, plus faible que la nôtre numériquement, jettera un cri d'alarme et de désolation à ses nationaux du Haut-Canada, et ces 800,000 hommes, plus nombreux que nous, et dont une sage politique nous avait fait des amis, nous les tournons infailliblement contre nous jusqu'au dernier, parce que l'instinct national est plus fort chez l'homme que l'intérêt matériel et que les principes. Après cela, si l'Angleterre, dont vous blâmez tant les injustices, voulait faire peser plus lourdement sur vous son joug de fer, vous chercheriez en vain dans votre fatal isolement des amis qui vous protégeraient. Vous trouveriez, au lieu de protection et d'appui, des armes dans les mains de vos anciens amis pour vous égorger. Telle serait notre position, désolant avenir que nous repoussons de toutes les puissances de notre être, et qui,nous en avons la rafraichissante espérance, ne sera pas celui de notre pays ! Telle serait notre forte position pour attendre " les événements qui se déroulent de l'autre côté de l'Atlantique. "

Il ne faut pas se faire illusion sur les mots, il ne faut pas que la fatigue d'un côté, et l'enthousiasme et l'amour de la patrie de l'autre, nous fasse franchir imprudemment les limites de la justice dont l'origine est plus divine et plus féconde que la nationalité. Ce dernier mot résonne si agréablement à nos oreilles,que nous oublierons quelquefois que ce n'est pas être national que d'être injuste, que ce n'est pas être national que de pousser son pays vers sa ruine pour le seul plaisir de prôner sa nationalité.

GRANDE ASSEMBLÉE
AU MARCHÉ BONSECOURS.

Hier soir, conformément à l'avis donné sur les journaux de cette ville, il y a eu au Marché Bonsecours une grande assemblée composée en grande partie d'Irlandais. Vu sans doute quelque malentendu parmi ceux-ci, plusieurs des chefs se trouvaient être absents ; en sorte que ce n'est qu'avec peine que l'on ait pu se procurer une personne pour présider l'assemblée. Après bien des pourparlers, M. Thomas *McGrath* a été proposé par M. Devlin et appellé à grands cris par toute l'assemblée. Mais soit que ce monsieur fût absent ou qu'il se soit retiré en ce moment, on n'a pu le trouver dans la salle. Alors M. Devlin est revenu se présenter à l'auditoire, et a proposé pour président Chs. Coursol, écr., avocat, proposition qui fut accueillie par un tonnerre d'applaudissements, qui, joints à mille cris plusieurs fois répétés, ont forcé M. Coursol à se rendre aux désirs de l'assemblée et à prendre le fauteuil ; ce qu'il a fait, après avoir offert ses remercîments au nombreux auditoire,qu'on estime à pas moins de deux mille personnes. Durant la soirée, plusieurs orateurs ont pris la parole ; entre autres, MM. McCoy, Devlin et Brennan qui ont proposé chacun des résolutions. M. McCoy, le rédacteur du *Quebec Spectator*, est un jeune homme d'une grande éloquence, et qui paraît un ami sincère et de son pays natal et de son pays d'adoption. M. Devlin et M. Brennan sont aussi des hommes d'une grande énergie, et qui voudraient sincèrement que leur pays natal fût heureux et prospère.

Il fut passé plusieurs résolutions dont nous ne pouvons aujourd'hui donner le texte, mais qui portent que le seul moyen de remédier aux maux de l'Irlande, c'est le rappel de l'Union ; que les Irlandais du Canada doivent s'unir à leurs frères de l'Irlande et demander avec eux ce rappel ; qu'à cette fin, il soit nommé un comité chargé de correspondre avec tous les chefs irlandais du pays, et de collecter des sommes pour fonder à Montréal un journal spécialement consacré aux intérêts de la cause du rappel.

Après ces résolutions, M. Coursol, le président, s'adressa à l'assemblée.Il remercia de nouveau l'auditoire de l'avoir appelé à la présidence ; il aurait préféré voir celle-ci donnée à une personne plus âgée que lui, et surtout à une personne d'origine irlandaise. Néanmoins il ne peut s'empêcher de remarquer que les résolutions qui ont été lues et passées sont restreintes dans les bornes de la légalité ; ce sont des demandes justes et constitutionnelles. M. Coursol a ajouté que, comme président, il était prêt à prendre sa part de responsabilité par rapport à ces résolutions, mais qu'il n'en était pas ainsi de tout ce qui avait été dit par plusieurs orateurs. Il voulait être franc et sincère, et par conséquent disait sans crainte qu'il désapprouvait les insinuations *lancées contre certains chefs du parti irlandais*, et celles à l'adresse de l'Exécutif ; que si leurs chefs n'étaient pas là, c'est qu'ils avaient de bonnes et fortes raisons *pour cela ; quequant aux ministres*, il leur était impossible de se mêler dans de semblables assemblées ; que néanmoins lui, M. Coursol, reposait en eux la plus grande confiance, et qu'il pensait qu'il en etait ainsi de toute l'assemblée. (Applaudissements prolongés.)

Cette assemblée, continua M. Coursol, ne doit pas être une pomme de discorde pour jeter la désunion parmi les Irlandais et dans le parti reformiste ; il ne faut pas donner pareille joie à nos adversaires. N'écoutons pas ces hommes qui veulent semer la division dans nos rangs, et qui par là n'ont en vue que de s'acquérir de la renommée et de l'influence. Après avoir travaillé aussi fortement à placer nos chefs au pouvoir et après avoir si bien réussi, il serait injuste de ne leur donner pas un temps raisonnable ; il faut donc tous ensemble continuer énergiquement à les appuyer et par là à les maintenir au pouvoir(Longs et bruyants applaudissements).

Il nous faut faire justice, a dit en terminant M. Coursol,de certaine coterie dont tous les efforts tendent à se saisir du pouvoir ; il nous faut faire justice de certains petits journaux qui ne veulent que procurer la désunion du parti libéral, et qui par ce moyen essaient de se créer de la popularité. Tous les réformistes seront donc unis, et les intrigants verront que leurs efforts sont vains et inutiles.

Après cette chaleureuse improvisation, des applaudissements unanimes témoignèrent en faveur des sentiments de l'assemblée, qui donna ensuite des *hurrahs* frénétiques pour la France républicaine ; le maire de Montreal ; le président M. Coursol ; MM. O'Brien, Meagher et Mitchel ; le libérateur de l'Irlande, et finalement M. Devlin, avocat de cette ville. Après quoi l'assemblée s'est dispersée.

LES EVANGÉLISEURS.

Nous apprenons par nos correspondants de Québec que les murs de la ville ont été couverts de placards annonçant que MM. Sewell, Marsh, Middleton, Cairns et Cie. vont *enfin* commencer la conversion et le réorganisation des Canadiens-Français, qu'il ont traités précédemment de superstitieux et d'ignorants. Pour notre part, nous ne pouvons que plaindre ces évangéliseurs improvisés, qui vont ainsi perdre et leur temps, et leur argent, et leur énergie. Nous ne pouvons que les plaindre, car nous savons combien notre peuple est religieux et par là même comment il recevra MM. les évangéliseurs. Il les recevra comme on reçoit les étrangers ; mais dès qu'ils entameront le sujet de leur conversion et de leur régénération, ils verront que l'on ne viole pas impunément la liberté individuelle et qu'il vaudrait bien mieux pour eux aller peser dans le secret de leurs consciences les motifs qui les font agir. Ils pourraient encore se souvenir que leur premier devoir est de s'acquitter des obligations de leurs emplois. Ainsi, ceux d'entr'eux qui peuvent se trouver dans quelque emploi public, comme le département des postes, etc., pourraient s'en retourner réfléchir à leur aise, et examiner soigneusement s'il ne serait pas besoin,dans leurs bureaux, d'une conversion, d'une régénération ou réorganisation partielle ou complète. La réflexion et l'examen faits, nous n'avons aucun doute qu'ils ne trouvassent amplement à s'occuper.

LE QUEBEC SPECTATOR.

Nous avons reçu les deux premiers numéros de ce nouveau journal, publié à Québec aux bureaux de MM. Côté et Cie., et rédigé par M. S. McCoy, écr. Sous le rapport typographique, il est inutile de dire que le *Quebec Spectator* ne le cède à aucun autre journal puisque la réputation de MM. Côté et Cie. est déjà parfaitement établie. Quant à la rédaction, nous pouvons dire qu'elle est et sera bonne. M. McCoy est un jeune monsieur Irlandais déjà avantageusement connue à Québec, et dont les principes politiques doivent être les mêmes que ceux de la presse réformiste. Nous engageons fort nos concitoyens à s'abonner à ce journal ; c'est un nouveau défenseur de nos droits, c'est un champion de la bonne cause. Pour donner une idée de la rédaction de ce journal nous traduisons l'extrait suivant relatif à la colonisation des townships : " A quoi, dit-il, doit-" on attribuer, d'une manière spéciale, les progrès rapides " des Etats-Unis en richesses et en importance ? Comment " peut-on expliquer l'apparition soudaine de villes et de " cités là où, il n'y a que vingt ans, on n'entendait que les " cris des oiseaux et des bêtes sauvages ? Tout cela est dû " à l'esprit aventureux et entreprenant qui a engagé quel- " que hardi voyageur à quitter le cercle privé des amis et " des proches, et à s'enfoncer dans la profondeur des fo- " rêts, jusqu'à ce qu'il ait rencontré un terrain fertile. Là, " avec courage et persévérance, il s'établit ; il se fait à la " hâte une cabane, et bientôt la brise emporte au loin le " bruit d'une industrie active, et ce sol, qui n'avait pas en- " core reçu depuis la création l'empreinte du pied de " l'homme, se trouve en peu d'années foulé par les pas " actifs de milliers d'êtres humains. De là l'importance " agricole que possèdent à ce moment Chicago et l'Illinois. " De là la belle position des Etats-Unis qui peuvent en- " voyer les produits de leur sol sur tous les marchés du " monde, et *qui peuvent nourrir gratuitement les enfants* " *affamés d'autres nations* ! Nous engageons donc le peu- " ple du Canada, spécialement les Canadiens-Français à " persévérer énergiquement dans la noble entreprise qu'a " si bien développée le Rév. M. O'Reilly, *pour la coloni-* " sation des townships de l'Est ; et pour notre part, nous " contribuerons, par tous moyens en notre pouvoir, à la ré- " alisation de ce projet magnifique."

LE BRITANNIA.

Hier à midi, le télégraphe a signalé l'arrivée du steamer *Britannia*, parti de Liverpool le 22 avril.

Les prix du grain sont plus fermes. Les provisions du dehors sont toujours peu abondantes, il y a de nombreux acheteurs, et les détenteurs peuvent réaliser des prix meilleurs. A Mark lane : Froment Canadien et des Etats-Unis, 43s à 48. Maïs, Blé-d'inde, 24s à 27s. Demandes pour la fleur américaine, modérées. CANADA.—Etats-Unis, 26s à 27s.

A Liverpool, fermeté dans les prix : il y a propension à la hausse.

ANGLETERRE. IRLANDE.—Une armée Chartiste régulière s'organise. Un meeting réformiste a été tenu à Londres sous la présidence de M. Hume. 40 membres du parlement étaient présents,au nombre desquels on comptait M.Cobden. —Le bill pour " la sûreté de la couronne " a été adopté par la Chambre des Communes, à une très forte majorité.—L'Irlande est dans un état violent d'agitation. Il paraît certain que des désordres ont éclaté. Le parti d'O'Connell a dépassé les limites constitutionnelles. Le comte Shrewsbury s'est prononcé en faveur du rappel de l'union.—Les débats du procès de Mitchell, O'Brien et Meagher, ont commencé. Thomas Steele a essayé de se suicider.—On se porte en foule aux banques d'épargne, pour retirer des dépôts.

FRANCE.—Grande confusion dans les affaires. Un complot a été formé pour renverser le gouvernement provisoire et assassiner Lamartine, ayant pour chef Ledru-Rollin. Une assemblée monstre d'ouvriers a été tenue.

ALLEMAGNE. —Toute l'Allemagne est dans un état complet d'anarchie. Dans le grand-duché de Bade, le peuple s'est soulevé contre les troupes.—Hess-Cassel : le resultat est annoncé *comme formidable*.

SAXE.—Dans le Nord de la Saxe, le gouvernement n'a pas été assez fort pour réprimer l'insurrection qui a éclaté.

PRUSSE.—Duché de Posen. La diète prussienne est dissoute. Berlin est dans un grand état d'agitation. Dans le duché de Posen, les Polonais ont formé des retranchements. Leur armee, suivant les uns, est forte de 10,000 hommes, suivant les autres, de 22,000 hommes. Cependant l'insurrection ne parait pas sérieuse.

DANEMARK.—Une nouvelle bataille a eu lieu à Schleswig-Holstein.—Les Allemands ont eu un léger avantage.

VIENNE.—Le commerce est entièrement détruit. Il y a à Vienne un fort parti Autrichien qui attend l'occasion de se révolter.

ITALIE.—La ville de Vérone est au pouvoir de l'armée piémontaise, commandée par le roi de Sardaigne. Une attaque a été faite pour prendre d'assaut la forteresse de Peschiera, entre Brescia et Vérone, mais elle a été repoussée.

NAPLES.—Le roi de Naples a été forcé de promulguer une proclamation en faveur d'une Union indépendante de l'Italie.

SICILE.—Le gouvernement a ordonné aux jésuites de quitter la Sicile.

EGYPTE.—Un mouvement révolutionnaire a éclaté en Egypte; le Pacha promit des réformes : mais aussitôt que le calme fut rétabli, il fit décapiter les chefs de la sédition.

Minerve.

Nous recevons la correspondance suivante que nous nous empressons de publier. Néanmoins nous sommes forcé de remettre au prochain numéro l'introduction de l'ouvrage de M. Ratisbonne, vu le manque d'espace dans la feuille de ce jour

M. l'Editeur,

MONUMENT A LA GLOIRE DE MARIE. ÉLÉVATIONS SUR LES LITANIES DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. Tel est le titre d'un ouvrage que M. l'Abbé Ratisbonne publie actuellement, en France, par livraisons, ornées de superbes gravures représentant, sous une forme symbolique, chaque invocation des litanies. Les 30 livraisons avec leurs 60 gravures formeront un splendide volume, grand in-8°. Je me permets d'annoncer cet ouvrage aux lecteurs des *Mélanges Religieux* et à tous les pieux lecteurs en général, parce qu'il me paraît devoir réaliser la pensée qui domine aujourd'hui le plus grand nombre des cœurs catholiques, je veux dire la dévotion à MARIE. En effet, à ce nom seul toutes les sympathies chrétiennes sont émues ; et de toutes parts les plus consolantes merveilles s'opèrent par le crédit puissant de cette Mère admirable des chrétiens. On sait notamment tout ce qui s'exécute de bien en ce diocèse, depuis que le culte de Marie y est en plus grande vigueur ; on connait les heureux fruits des associations diverses formées en son honneur ; on ressent de partout les impressions salutaires que cet élan des cœurs a données aux devoirs, aux pratiques de la religion ; on comprend mieux, en un mot, que le moyen le plus sûr de parvenir au vrai culte de DIEU est celui d'y monter par le culte de MARIE. Honneur donc et reconnaissance à tous ceux qui y contribuent pour leur part ; mais aussi persévérance et fidélité dans tous ceux qui sont appelés à y concourir.

Ces sentiments, ces vœux me sont venus non seulement à l'occasion de l'ouvrage ci-haut que j'ai cru devoir mentionner au public canadien ; mais ils me sont surtout inspirés à la vue de l'empressement général que l'on montre, dans cette ville de Montréal, à bien célébrer le pieux *Mois de Marie* et plus encore à l'annonce de la ré-ouverture du religieux sanctuaire de *Notre Dame de Bonsecours*. Car c'est là que se tournent, en ce moment, tous les fervents regards des serviteurs de la Mère de Dieu ; c'est vers cette église antique de notre cité, que se dirigent tous les pas et que se pressent tous les dévots enfants de Marie.

A ce point de vue *les Elévations sur les litanies de la T. S. Vierge*, et dans quelques jours, le *Manuel du pélerin*, que l'on imprime ici pour faciliter les exercices du pélérinage de N. D. de Bon-Secours, seront assurément deux volumes très précieux que toutes les personnes pieuses se hâteront de se procurer et de lire. Pour mieux faire connaître le premier de ces ouvrages, je vous prie, M. l'Editeur, de reproduire dans votre intéressant journal l'introduction même que l'auteur a placée en tête de son travail. C'est, comme vous verrez, une entraînante invitation au culte de Marie, et en même temps une belle justification des nombreux hommages que les catholiques rendent à cette incomparable Reine, dans tous les pays de l'univers.

UN LECTEUR.

M. A. B. PAPINEAU.—Nous voyons par la *Gazette Officielle* de samedi qu'il a plu à Son Excellence *démettre André Benjamin Papineau*, écuyer, de la commission de la paix du district de Montréal, ainsi que de la commission des Petites causes pour la paroisse de St Martin. On se souvient sans doute que la précédente administration n'avait pas voulu démettre M. Papineau, et s'était contentée de l'admonester. On se souvient aussi du mécontentement que cette mesure produisit, et des réclamations de la presse. L'administration du jour n'a pas cru pouvoir continuer une pareille conduite, et elle démet M. Papineau ; c'était là un acte demandé par une grande partie de la presse et surtout par les habitants de St. Martin.